



HAL
open science

Football in Iran. National pride and regional claims

Christian Bromberger

► **To cite this version:**

Christian Bromberger. Football in Iran. National pride and regional claims. Soutenir l'équipe nationale de football. Enjeux politiques et identitaires , 2016, 978-2-8004-1603-8. hal-01422072

HAL Id: hal-01422072

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01422072>

Submitted on 23 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le football en Iran. Sentiment national et revendications identitaires

Le sentiment national est fortement ancré en Iran. On ne peut comprendre ce pays si l'on ne tient pas compte de cette ferveur chauvine, de cette fierté nationale qui s'ancre dans la conscience partagée d'une histoire multimillénaire, fierté qui unit tous les Iraniens, quelle que soit leur tendance politique et qu'ils résident en Iran ou qu'ils soient exilés. Au fil du XX^{ème} siècle, le vieil empire multiethnique s'est transformé en un État-nation centralisé renforçant et exacerbant le sentiment national, un sentiment que n'ont pas refroidi les velléités internationales de la révolution islamique et qui a été, au contraire, avivé par la longue guerre contre l'Irak (1980-1988). Même le héraut de la République islamique, l'ayatollah Khomeyni, qui souhaitait exporter le modèle de sa révolution dans le monde musulman, n'hésitait pas à faire appel au sentiment patriotique des Iraniens en invoquant son *vatân-eaziz* (« sa chère patrie »). Témoignage de cet attachement viscéral à la patrie, les Iraniens, même exilés de longue date, disent, quand ils se rendent en Iran, qu'ils « rentrent » dans leur pays, seule résidence légitime. Une histoire singulière, une langue spécifique (le persan) qui a résisté aux invasions, un courant religieux particulier au sein de l'islam (le chiisme duodécimain) alimentent ce sentiment d'irréductible différence, cet orgueil national qui tranche avec la labilité des identifications collectives dans les États voisins.

Quelles sont les expressions sportives de ce nationalisme exacerbé ? Le sport national iranien, c'est la lutte qui s'adosse à la pratique coutumière du *zurkhâne* (littéralement : « maison de force »), gymnase où l'on s'adonne, dans un cadre de sociabilité conviviale, à divers exercices athlétiques, pratiques que l'on désigne par l'expression *varzesh-ebâstâni* (sport antique). L'image du lutteur est double : c'est à la fois celle du "gros bras" (du "gros cou", *gardankoloft*, dit-on en persan) des milieux populaires traditionnels ; c'est aussi celle du *pahlavân*, l'athlète, le héros chevaleresque (*javânmard*), libre, dévoué et désintéressé. C'est cette image que condense Takhti, premier champion olympique iranien, en lutte libre aux Jeux de Melbourne en 1956, champion au destin tragique, dont la photo orne bien des "maisons de thé" (l'équivalent de nos cafés) des quartiers populaires traditionnels de l'est et du sud de Téhéran. Mais la lutte est un sport en déclin, aussi bien sur le plan national qu'international, au point qu'elle a été menacée d'exclusion des compétitions olympiques en 2013 et n'a dû son

sauvetage qu'à une alliance conjoncturelle, dans les protestations, entre l'Iran et les Etats-Unis, le président de la fédération américaine proclamant que des Jeux olympiques sans lutte ce serait comme un MacDonald sans frites ! Comme dans la plupart des pays, c'est le football qui est devenu le sport national, éclipsant la lutte (les champions de cette discipline le constatent amèrement).

Petite histoire du football en Iran

Le football, sans doute en raison de la prédominance de la lutte, ne s'est implanté que tardivement en Iran. Après quelques timides percées à la fin du XIX^{ème} siècle et dans les premières décennies du XX^{ème}, ce sport nouveau venu ne s'impose qu'au tournant des années 1950. La Fédération iranienne de football est fondée en 1946 et adhère à la Fédération internationale (FIFA) en 1948. C'est très tardif, si l'on compare les dates de création et d'adhésion à la FIFA des fédérations de pays voisins. La fédération du Liban est créée en 1933 et adhère à la FIFA en 1935 ; celle de Syrie est fondée en 1936 et adhère à la FIFA l'année suivante. La plupart des clubs qui se disputent aujourd'hui l'Iran proLeague (l'équivalent de la Jupiler pro League en Belgique ou de la Ligue 1 en France) sont créés dans les années 1970. Cette décennie 1970 est aussi l'époque des premiers succès internationaux du *tim-emelli* (« l'équipe nationale »). En 1968, 1972 et 1976, l'Iran gagne la Coupe des nations d'Asie et se qualifie pour la première fois pour la Coupe du monde en 1978, qui a lieu cette année-là en Argentine. Le match nul contre l'Écosse (1-1) lors de cette coupe du monde est un des hauts faits de l'équipe iranienne. Les clubs ne sont pas en reste : en 1970, Tâj (La couronne), l'un des deux grands clubs de Téhéran, bat, en finale de la Coupe des clubs champions d'Asie, l'équipe de l'Hapoel de Tel Aviv.

La révolution islamique, la guerre Irak-Iran mettent un terme, pendant une dizaine d'années, à cette période footballistiquement faste. Les hautes autorités du régime n'apprécient guère le football qui rime pour elles avec débauche d'argent, violence dans les stades, décivilisation. Les clubs sont nationalisés et le championnat national sous sa forme précédente (*Jâm-eTakht-eJamshid* : « Coupe Persépolis » en référence à la capitale de l'Empire achéménide) est supprimé et remplacé par des championnats provinciaux dont les vainqueurs s'affrontent dans une *Jâm-eQods* (Coupe Jérusalem). Ce n'est qu'en 1989, avec la fin de la guerre Irak-Iran, l'arrivée à la présidence de la République de HashemiRafsandjani qu'est rétabli un championnat

national. La décennie 1990-2000 est celle d'un redressement progressif pour le football et pour le sport iranien en général. En 1990, aux Jeux asiatiques de Pékin, l'Iran obtient la médaille d'or en football. Mais les signes majeurs de ce renouveau, ce sont la qualification de l'Iran à la coupe du monde 1998 et les résultats obtenus dans cette compétition, qualification et résultats qui correspondent avec l'élection de Mohammad Khatami à la présidence de la République. Autre signe de changement, des entraîneurs étrangers (le Brésilien Vieira, les Croates Ivic, plus tard Blazevic, Ivankovic) sont appelés à diriger, avec différentes fortunes, l'équipe nationale, ce qui n'était plus arrivé depuis la Révolution ; des joueurs (Da'i, Bagheri, Azizi, Mahdavi...) sont recrutés dans des clubs européens et, notamment, dans la prestigieuse Bundesliga allemande. Mais voici plus fondamental encore : en 2001 est créé un championnat professionnel (Iran pro League). Les joueurs qui étaient jusque-là semi-professionnels, employés d'entreprises ou d'administrations mais consacrant l'essentiel de leur temps au football, deviennent des salariés transférables comme dans la plupart des pays. Lors de cette phase de renouveau et d'ouverture, les diffusions télévisées de matchs de football se multiplient et la presse sportive connaît une croissance exponentielle ; celle-ci relate non seulement les compétitions nationales mais aussi européennes ou d'Amérique du sud. En cette période euphorique de qualification à la Coupe du monde, les Iraniens les plus malicieux établissent un parallèle significatif entre *jâm-ejahâni* (coupe du monde) et *jâme'ejahâni* (société mondiale) ou encore soulignent que l'exportation des joueurs de football a relayé celle de la Révolution... La Coupe du monde 1998 est marquée par la victoire de l'équipe d'Iran sur celle des Etats-Unis (2-1), un haut fait diplomatique-sportif qui suscite passion et commentaires en Iran et à travers le monde. L'Iran se qualifie encore pour le Mondial de 2006 en Allemagne, ce qui clôt une période faste de son histoire footballistique correspondant aux deux mandats de Khatami. Le radical et populiste Mahmoud Ahmadinejad prend sa suite. Pendant son second mandat, l'Iran ne participe pas à la Coupe du Monde 2010. En juin 2009, pendant le match qualificatif contre la Corée du sud, plusieurs joueurs, dont Ali Karimi, « le Maradona de l'Asie », portèrent un bracelet vert en signe de protestation contre la réélection contestée d'Ahmadinejad et de soutien au mouvement vert. À leur retour en Iran ces joueurs furent exclus à vie de leurs clubs par les autorités iraniennes mais réintégrés après une intervention de la FIFA. Malgré ce climat tendu, les principaux acquis et habitudes prises pendant la période Khatami se sont maintenus : un championnat national, rebaptisé cependant en 2008

Jâm-ekhalij-e Fârs (« Coupe du Golfe persique ») ; rien ne froisse plus l'orgueil national iranien que l'appellation « Golfe arabo-persique » : quiconque l'utilise s'attire quolibets et protestations au plus haut niveau de l'État et les enfants sont sommés de scander lors des manifestations : *Jolfhamishefârs* (« le Golfe, toujours persique ») ; on recourt de nouveau à des entraîneurs étrangers, tel le Portugais Carlos Queiroz de 2011 à 2014 pour diriger l'équipe nationale ; les meilleurs joueurs sont recrutés par des clubs européens (mais ce phénomène fut en recul pendant les dernières années). Avec l'élection de Hassan Ruhani en juin 2013, le football semble une nouvelle fois un baromètre de la politique internationale de l'Iran. En ce même mois de juin 2013, l'Iran se qualifie pour la Coupe du monde 2014 en battant la Corée du sud et en finissant premier de son groupe de qualification. Lors du Mondial brésilien, l'équipe nationale a eu un comportement et des résultats satisfaisants, n'étant battue que par 1 à 0 par l'Argentine lors des matchs de poules. À l'échelle internationale, le *tim-emelli* occupe une place honorable (oscillant entre le 20ème et le 40ème rang du classement de la FIFA selon les années).

Football et sentiment national, une équation portée à son paroxysme

Le sentiment national s'exprime, ici comme ailleurs, à travers les manifestations de liesse qui entourent chaque victoire. Ces débordements furent particulièrement spectaculaires lors de la qualification de l'équipe nationale au Mondial de 1998. Rappelons-nous. Le 29 novembre 1997, après un parcours cahoteux (il n'a pas fallu moins de 17 matchs - un record - pour que l'Iran soit la... dernière nation qualifiée), le *tim-emelli* s'ouvre les portes de la Coupe du monde en France dans les dernières minutes de la rencontre décisive contre l'Australie. Aussitôt connu le résultat de ce match, les immenses boulevards de Téhéran, et les artères plus modestes des villes de province, devinrent le théâtre d'une fête carnavalesque. Hommes et femmes (parmi ces dernières surtout les jeunes des quartiers aisés) chantèrent, dansèrent, hurlèrent leur joie jusqu'à la nuit. Ici et là, on invita à danser des *rowhâni* (religieux) qui passaient, des policiers et des *basiji* (volontaires chargés du maintien de l'ordre) médusés. Les klaxons résonnaient, les essuie-glace relevés et parés de serviettes en papier dansaient. Des quartiers pauvres du sud de Téhéran aux villas huppés du nord de la ville, et aux quatre coins de la diaspora, on célébrait l'Iran avec cette ferveur chauvine, ce nationalisme

exacerbé et cette conviction commune d'être les premiers au monde, qui transcendent les différences sociales et politiques. Slogans, inscriptions et symboles vantaient cette fierté nationale retrouvée : *Mellat-esharifi-yeIrânmobâarak* (« Félicitations au noble peuple d'Iran ») ; çà et là, les supporters étaient invités à passer sous un immense drapeau iranien, substitut significatif de la "porte du Coran", un exemplaire du Livre sous la protection duquel on place les voyageurs... ou les joueurs de football à leur sortie des vestiaires. Quelle que fût son opinion, on conspuait le public australien qui avait osé siffler l'hymne national iranien.

De semblables manifestations se sont reproduites lors des qualifications de l'Iran aux Coupes du monde de 2006 et de 2014. JafarPanahi, dans son excellent film *Offside*¹, montre l'intensité de ces manifestations de liesse à la suite du match qualificatif contre Bahreïn en 2005. Ces manifestations de joie dans les rues inquiètent et rebutent les autorités si vétilleusement attachées à leur éthique puritaine, à la bienséance prude, à l'ordre moral, à la discipline. La décence prescrit en effet, dans les espaces publics, un *look* grave et conforme. Klaxonner à tue-tête, danser dans la rue sont perçus comme des transgressions insupportables des normes imposées. Le stade, la rue d'après-match sont ainsi, pour les autorités et les forces de l'ordre, des espaces de peur.

Si les pouvoirs (ils sont nombreux en Iran) redoutent l'exubérance des passionnés, ils ne manquent cependant pas, chacun à leur manière, de tirer parti de cet engouement populaire. L'intrusion de la politique dans le sport – un phénomène qui n'est pas propre à l'Iran – prend ici des formes exacerbées. Exemple parmi tant d'autres, Mahmoud Ahmadinejad, pourtant chantre de la lutte et des lutteurs dont il louait la moralité et l'esprit chevaleresque, ne manquait pas de rendre ostensiblement hommage aux footballeurs de l'équipe nationale, aussi talentueux, disait-il, que les chercheurs en physique nucléaire ! Il multiplia les clins d'œil populistes au football tout au long de ses deux mandats présidentiels, intervenant pour la réintégration dans l'équipe nationale d'Ali Karimi, qui en avait été exclu, disputant une partie de futsal (le football en salle) aux côtés de Morales lors de la visite du président bolivien à Téhéran en 2010...

¹ Dans *Offside* qui a obtenu l'« Ours d'argent » au festival de Berlin en février 2006, mais dont la diffusion est interdite en Iran, Jafar Panahi, qui a été condamné à six ans de prison puis d'assignation à résidence et à 20 ans d'interdiction de tourner et de sortir d'Iran, met en scène l'histoire d'une jeune fille qui se déguise en garçon pour accéder au grand stade de Téhéran. Rappelons que la présence des femmes dans les stades de football est interdite en République islamique d'Iran.

Mais le sentiment national se module et s'exprime de façon bien différente selon les dirigeants et les catégories de spectateurs. Les attitudes des uns et des autres, leurs commentaires lors du match qui opposa l'Iran aux Etats-Unis à Lyon lors du Mondial de 1998 offrent un condensé de ces contrastes. Les gradins du stade Gerland furent le théâtre d'antagonismes, non pas entre supporters iraniens et américains, mais entre Iraniens d'obédiences politiques diverses : tandis que des supporters venus, en petit nombre, de Téhéran brandissaient le drapeau officiel de la République islamique, plusieurs milliers de Mojahedin² résidant en Europe et surreprésentés dans cette enceinte, arboraient tee-shirts et banderoles à l'effigie de leurs leaders et scandaient des slogans hostiles au régime ; d'autres partisans, issus eux aussi de la diaspora, déployaient des drapeaux blasonnés du lion impérial... On n'avait sans doute pas là une représentation fidèle des divers courants qui s'opposent sur la scène politique iranienne (à l'intérieur comme à l'extérieur du pays) mais un exemple, parmi d'autres, de la transformation d'une arène en tribunes. L'intérêt pour la compétition, la commune fierté nationale, portée très haut par tous les Iraniens, n'éclipsait pas la conscience et l'affirmation des différences politiques. La victoire de l'Iran suscita des scènes spectaculaires de liesse aux quatre coins de la diaspora et, bien sûr, à Téhéran et dans les principales villes du pays. Dans un climat de forte tension politique intérieure, ces manifestations furent plus étroitement contrôlées par les forces de l'ordre que celles qui avaient suivi la qualification contre l'Australie. Les déclarations officielles au lendemain de la victoire soulignèrent, encore une fois, la ligne de fracture entre "modérés" et "radicaux". Le président Khatami célébra "la victoire de l'unité nationale au-delà de la diversité des opinions", tandis que le "guide", Ali Khamene'i, se réjouit de voir "l'opresseur connaître une nouvelle fois le goût amer de la défaite"... À chacun sa version de la victoire et du sentiment national.

Mais voici un comportement collectif plus significatif de l'exaspération du sentiment national iranien. Les anthropologues, ou les chercheurs qui veulent « anthropologiser » leur propos, comparent souvent les mécanismes d'opposition entre équipes de football, tels qu'ils sont vécus et affichés par les supporters, au modèle bédouin : « Moi contre mon frère, mon frère et moi contre mon cousin, mon cousin, mon frère et moi contre l'étranger... ». Ce parallèle est, dans la plupart des cas, inexact.

² Mouvement armé de l'extrême gauche islamique, à l'origine du Conseil national de la résistance iranienne.

Prenons un exemple. En Italie, les supporters de l'AC Torino, l'une des deux équipes de la capitale piémontaise, se réjouiront d'une défaite de la Juventus de Turin lors d'une compétition européenne et iront jusqu'à encourager et à remercier leurs adversaires. La formule bédouine « mon frère et moi contre mon cousin » ne s'applique donc pas à la situation que l'on connaît souvent dans le football européen où les antagonismes locaux l'emportent, en la circonstance, sur le sentiment national. Rien de tel en Iran où l'on connaît pourtant des derbies enflammés opposant les deux clubs de la capitale, Esteghlal, l'ancien Tâj, et Piruzi, « La Victoire », l'ancien Persepolis qui a recouvré officiellement son nom d'origine depuis 2012. La rivalité entre ces deux grands clubs de Téhéran (les Bleus et les Rouges) s'ancre dans une tradition de factionnalisme urbain mais aussi dans ce que j'appellerais volontiers les universaux de la partisanerie footballistique³. On est, en effet, frappé, au-delà de la diversité des contextes, par la similitude de la situation téhéranaise et de celle que l'on connaît dans d'autres métropoles d'Europe et du monde, où deux équipes d'une même ville se disputent les faveurs des partisans. Ici, comme souvent ailleurs, un club (Persepolis) symbolise l'autochtonie, l'autre (Esteghlal) a un rayonnement plus large, le premier est réputé populaire, le second étudiant et élitiste ; les styles de jeu des deux équipes sont opposés, Esteghlal procédant par passes courtes, Persepolis ayant un jeu plus offensif et aérien. Les partisans des Bleus traitent avec dédain les supporters des Rouges de « *longi* » (le *long* est la serviette rouge que l'on revêt au hammam et qui connote l'archaïsme) ; ils leur rappellent, dans leurs chants, que le ciel est bleu comme la couleur de leurs maillots, que leur club est « vivant, magnifique, indestructible », qu'il est « la gloire de l'Asie (Esteghlal a été le premier club iranien à remporter une coupe d'Asie) et de la patrie. » Quant aux Rouges, leurs slogans fustigent les défaites cinglantes qu'ils ont infligées à leurs adversaires (un 6-0 mémorable notamment) et ils leur rappellent que « Persepolis (est) champion/ Grâce à la bienveillance de Dieu et des gars ». Ils vantent le style offensif de Persepolis. Et ils répondent aux supporters des Bleus qui les traitent de *long*, par un *kise* vengeur (le *kise* désigne le gant blanc traversé de fines rayures bleues dont on se sert, au hammam, pour se frotter la peau). Ces derbies sont les plus hauts moments des saisons footballistiques en Iran et, comme les rivalités entre les Bleus et les Verts à Byzance lors des courses de char, comme l'opposition entre le Barça et l'Espanyol à Barcelone, le Torino et la

³ Sur ce thème, voir C. Bromberger, « Se poser en s'opposant. Variations sur les antagonismes footballistiques de Marseille à Téhéran ». In *Passions sportives, identifications et sentiments d'appartenance* (R. Poli, éd.), Neuchâtel, CIES (pp. 35-55).

Juventus à Turin, cet antagonisme nourrit des discussions enflammées et peuvent entraîner des désordres publics.

Or, malgré ces tensions qui innervent la vie sociale au quotidien, les supporters iraniens, qu'ils soient partisans de l'un ou de l'autre club, suivent, eux, le « modèle bédouin ». Lors des matchs de Coupe d'Asie des clubs champions (AFC), les supporters soutiendront l'adversaire local contre le club étranger aux cris de « *Iran ! Iran !* ». Ce soutien au plus proche, cette prééminence du sentiment patriotique, les supporters l'expriment par une formule : *Bâziasîâ'î, bâzimelli* (« Le jeu, la compétition asiatique est une compétition nationale »), ce qui est la traduction footballistique du dicton qui exprime métaphoriquement cette philosophie segmentaire : *Barâdarhâgusht-ehamrâmikhorandamâostekhân-ehamrâ dur nemirizand* (« Les frères s'entre-dévorent mais ne jettent pas leurs os à la poubelle », autrement dit aux autres). Cette solidarité entre « ennemis » face à l'autre est la démonstration la plus éloquente, dans le domaine du football, de la ferveur chauvine iranienne.

Football et revendications identitaires

Si le sentiment national est fortement ancré, cela n'exclut pas que des revendications identitaires demeurent dans le cadre d'un État unifié.

Bref aperçu des minorités en Iran

L'effervescence régionaliste, voire séparatiste, a pris un tour singulier depuis les années 1990 pour diverses raisons. Pour des raisons conjoncturelles tout d'abord. Avec le démembrement de l'Union soviétique et la réorganisation de l'Irak, les minorités iraniennes qui occupent des positions périphériques sur le territoire national se sont trouvées adossées à des États indépendants (Azerbaïjan, Turkmenistan) ou à des régions autonomes (Kurdistan irakien), peuplés de « co-ethniques » s'étant affranchis d'une autorité centrale. Au sud-est les Baloutches s'adossent, eux, à un Baloutchestan pakistanais plus autonome dans le cadre d'un état fédéral. Ces exemples d'affirmation nationale et ethnique de l'autre côté de la frontière peuvent susciter un regain d'ardeur identitaire. Quant aux Arabes du Khuzestan, au sud-ouest du pays, même s'ils ont fait preuve de loyauté nationale lors de la guerre contre l'Irak, ils éprouvent un sentiment de communauté, ne serait-ce que linguistique, avec les populations voisines (d'Irak, des États du Golfe, etc.). Par ailleurs, ces minorités (à l'exception des Turcs azeri) sont

totallement ou majoritairement sunnites (chez les Arabes du Khuzestan seule une fraction minoritaire est sunnite) au sein d'un État chiite hégémonique, ce « pan-chiisme »⁴ étant particulièrement visible et ressenti depuis la révolution islamique. Le sentiment de marginalité dont souffrent ces minorités est renforcé par la médiocrité de leur situation économique : le Kurdistan, une partie de l'Azerbaïjan, le Baloutchestan appartiennent à ce nord-ouest et à ce sud-est défavorisés et mal dotés⁵. Quant aux Arabes du Khuzestan, vivant dans la riche zone pétrolière, ils ont le sentiment d'avoir été dépossédés de leurs ressources, de n'en recueillir que de maigres fruits tandis qu'Ahvaz, leur capitale, est la ville la plus polluée au monde. Ces minorités souffrent donc d'une triple ou d'une quadruple marginalité selon les cas : spatiale, culturelle, religieuse et économique.

Les revendications identitaires de ces minorités se déclinent avec une intensité très variable ; elles peuvent prendre un tour politique et s'accompagner de demandes d'autonomie, voire d'actions violentes qui doublent des exigences formulées plus pacifiquement ou encore se borner à des manifestations visant à plus de reconnaissance culturelle. C'est au Balouchestan et, dans une moindre mesure au Kurdistan, que ces revendications prennent un tour violent. En Azerbaïjan, comme chez les Arabes du Khuzestan, un fort activisme culturel est largement répandu, débouchant, chez certains sur une radicalisation autonomiste, voire indépendantiste.

Quelles sont donc les répercussions footballistiques de ces revendications identitaires ?

Le football en écho aux protestations des Turcs et des Arabes

Si les Baloutches, les Kurdes et les Turkmènes n'ont pas de clubs de haut niveau symbolisant leur identité, voire leurs revendications⁶, c'est tout le contraire

⁴ Selon l'expression d'A. William Samii, « The Nation and its Minorities : Ethnicity, Unity and State Policy in Iran », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle-East*, XX, 1 & 2, 2000 (p.133).

⁵ Les cartes publiées (notamment pp. 160-161) dans l'*Atlas d'Iran*, réalisé par B. Hourcade, H. Mazurek *et al.*, Montpellier et Paris, Reclus-La Documentation française, 1998, donnent une bonne idée de la situation défavorisée du Kurdistan au nord-ouest et du Balouchestan au sud-est.

⁶ Le football est peu représenté dans les marges de l'Iran et est concentré dans une zone incluant les provinces caspiennes, Téhéran, Ispahan, le Khuzestan et l'Azerbaïjan.

en Azerbaïdjan. La capitale des Turcs est Tabriz dont l'équipe phare est Traktorsâzi (littéralement « Fabrique de tracteurs », du nom de la grande usine installée dans la ville). La ville est également représentée par une autre équipe Shahr-dâri Tabriz « Mairie de Tabriz », au palmarès moins riche que Traktorsâzi. Ahvaz, la capitale du Khuzestan, abrite aussi deux équipes : l'Esteghlal Khuzestan (« L'Indépendance du Khuzestan »)⁷ et le FC Foolad (littéralement Le football club Acier), cette appellation, comme tant d'autres, rappelant l'ancrage industriel du football en Iran.

Traktorsâzi est l'emblème populaire par excellence des revendications nationalistes azeri, des revendications prônant une plus grande reconnaissance et autonomie culturelles de l'Azerbaïdjan, voire, pour certains, le séparatisme.

Azərbaycandiyarımız, L'Azerbaïdjan est notre terre,

Tirəxturiftixarımız. Traktor est notre fierté

chantent les supporters qui arborent tenues et drapeaux rouges et se sont baptisés les « loups rouges », couleur et animal symboliques des peuples turcs. Le sentiment de marginalité et de discrédit que ressentent les Azeri par rapport aux Persans est régulièrement avivé par des incidents dans les compétitions, incidents souvent interprétés comme de sombres manigances. Il en fut ainsi lors de la dernière journée du championnat de 1393-1394 (2014-2015). Alors que Traktor menait au score et allait remporter le championnat, l'arbitre mit un carton rouge (discutable) et donc exclut un des joueurs de l'équipe azeri. En supériorité numérique Naft-eTehrân (Pétrole de Téhéran), l'équipe adverse, parvint à égaliser à quelques minutes de la fin du match. Mal informés (intentionnellement ?) des résultats des autres rencontres, l'entraîneur et les supporters de Traktor pensèrent que ce match nul suffisait pour que leur équipe remportât le championnat pour la première fois de son histoire. Ils manifestèrent leur joie avant d'apprendre la victoire du SepahânEsfahân (Armées d'Ispahan) qui assurait le titre à ce club. Les supporters exprimèrent leur colère dans le stade et dans les rues de Tabriz et des principales villes d'Azerbaïdjan, dénonçant un trucage et, au bout du compte, un nouveau complot. Au fil du temps Traktorest devenu le symbole des revendications ethniques et régionales, auquel se réfèrent aussi bien les Azeri que les membres de minorités n'ayant aucun club pour les représenter. C'est sans doute pour cette raison, et pour mieux contrôler ces velléités protestataires, que le Corps des

⁷ Il ne faut pas voir dans cette dénomination une velléité de séparatisme ; cela signifie simplement que l'Esteghlal Khuzestan est une filiale de l'Esteghlal de Téhéran.

Gardiens de la révolution a, en 2010, acquis le club détenu jusque là par la Manufacture de tracteurs de Tabriz.

Tournons-nous du côté de Ahvaz. Les matchs fournissent l'occasion de manifestations où des supporters, encouragés par des mouvements séparatistes ou irrédentistes, revendiquent, par leurs slogans et leur tenue vestimentaire, leur identité arabe. Une des dernières de ces manifestations « ethno-footballistiques » s'est déroulée en mars 2015 lors d'un match entre le FC Foolad et le club Al-Hillal d'Arabie séoudite en Ligue asiatique des clubs champions. Pour manifester leur commune « arabité » des supporters du Khuzestan soutinrent tout au long de la partie l'équipe d'Al-Hillal, brûlèrent les effigies de Khomeyni et de Khamene'i, les deux guides successifs de la République islamique et s'opposèrent à la police longtemps après la fin du match. Arrestations et répression s'ensuivirent.

État centralisé, l'Iran ne connaît aucune institution semblable à celles qui existent dans les États fédéraux et confédéraux (Allemagne, Belgique, Suisse...) ni même dans des États de tradition jacobine (telle la France) qui se sont cependant dotés de conseils régionaux. Le sentiment national est fortement ancré dans cet État pluriséculaire, îlot de stabilité et de continuité dans un Moyen-Orient fractionné. L'attachement à l'équipe nationale, qui transcende les oppositions sociales et politiques, témoigne de cet amour largement répandu pour la patrie. Mais, aux marges du territoire, dans des régions défavorisées, prennent corps des revendications qui s'expriment dans les stades, des espaces pourtant surveillés mais où l'on se sent protégé par l'anonymat de la foule. L'Iran de demain devra prendre en compte ces sensibilités qu'attise la partisanerie sportive.